

Malek Chebel

13 CONTES DU CORAN ET DE L'ISLAM

حِكَايَاتُ
مِنَ الْقُرْآنِ وَالْإِسْلَامِ

Extrait de la publication

Malek Chebel

13 CONTES DU CORAN ET DE L'ISLAM

De la naissance du Prophète Mahomet à son ascension au ciel, treize récits pour découvrir l'islam. Les figures les plus célèbres, Abraham ou Abou Bakr, y côtoient des personnages de contes comme Sindbad le Marin et son géant farceur. Tous ces récits ont en commun leur message, un message de lumière...

« *Ismaël était né. Beau, comment pouvait-il en être autrement ? L'enfant est roi dans tout l'Orient, mais celui-ci était l'enfant d'Abraham. Hagar dit : il sera prophète comme son père !* »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

ILLUSTRATION : Hassan MASSOUDY

13 CONTES DU CORAN ET DE L'ISLAM

© Flammarion pour la présente édition, 2010
© Flammarion, pour le texte et l'illustration, 2007
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN: 978-2-0812-9824-8

MALEK CHEBEL

13 CONTES DU CORAN ET DE L'ISLAM

Illustrations de Frédéric Sochard

Retrouvez un glossaire en fin d'ouvrage

Flammarion Jeunesse

Ces 13 contes et récits du Coran et de l'islam respectent totalement l'esprit de la tradition qui nous a été transmise par les Anciens. Je n'ai rien ajouté qui puisse la contrarier mais, en même temps, j'ai tenu compte de l'attente possible du public d'aujourd'hui. Depuis dix ans, ce public est soumis à un flot d'informations désincarnées qui trahissent le vrai message du Coran. À ma façon, je milite pour la restauration de ce message, sa vivacité, sa tolérance, sa lumière...

Malek Chebel



Dans ce conte, nous rencontrerons des personnages prestigieux, tel l'archange Gabriel ou le prophète Mohammed (570-632). Nous ferons connaissance avec Abraha, sinistre général d'armée, Qoraych, la grande tribu de La Mecque, et Khadidja, la femme du Prophète. Voici le récit de la naissance du Coran.

Tout autour de la Kaaba^{1*}, le temple construit par Abraham, une colonne de poussière chaude montait vers le ciel. Au loin, l'horizon minéral disparaissait dans la nuée. Le trépignement des voyageurs était incessant. La chaleur était épaisse. Elle brûlait les yeux. Assoiffées, les bêtes se jetaient sur les auges d'eau que le raïs* de la

1. Tous les mots suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage.

caravane avait disposées le long de la muraille. Il y avait là des chameaux faméliques, d'élégants dromadaires, des zébus blancs, quelques ânes cendrés et des chiens de chasse. Des centaines de Bédouins, peut-être des milliers, déchargeaient soigneusement leurs provisions pour le souk qui se tiendrait le lendemain. Les Mésopotamiens apportaient leur poisson séché, les Omanais leur baume et leur oliban¹, les Yéménites leur or, les Syriens leur tissu. Il y avait des Sémites, descendants d'Abraham et de Sem, des païens ou des polythéistes – scribes ou poètes athées, magiciens ou astrologues, artisans ou rebouteux. D'autres étaient juifs, nestoriens, persans ou nabatéens. Il y avait aussi des Coptes ou des Syriaques, des Arméniens, des Éthiopiens, et même des Africains et des Maghrébins venus de très loin. Toutes les nationalités se côtoyaient à Ukaz, la foire saisonnière de La Mecque.

En ce temps-là, Byzance et la Perse étaient deux grandes puissances. Elles régnaient au nord et à l'est. La cité était prospère et les marchands n'hésitaient pas à parcourir plusieurs centaines de kilomètres pour y exposer leur artisanat. Ukaz était située en bordure de ville, mais ses ramifications se prolongeaient au loin. Les maîtres des lieux, qui

1. Encens.

appartenait à la tribu de Qoraych (littéralement « petits poissons »), avaient donné leur accord pour la tenue du marché. C'est à eux qu'il fallait payer redevance, sans quoi aucune goutte d'eau ne traverserait le gosier des bêtes.

Grâce à leur rareté, les arbres sont sacrés. Aussi, personne n'osait-il les approcher, les casser ni les déraciner. Dans cette région du Hedjaz en feu, mégalithes et dolmens étaient aussi l'objet de la vénération des populations.

L'eau y était une denrée rare et précieuse, celui qui la possédait jouissait du pouvoir supérieur, celui de la magie. Même les eaux dormantes étaient vénérées. Les puits d'eau étaient surveillés de jour comme de nuit par des gardes armés. Ces guerriers farouches effrayaient les maraudeurs par leur seule présence. Mais si, à Dieu ne plaise, ils étaient attaqués, ils étaient prêts à y laisser leur peau pour défendre la source d'eau. C'étaient généralement des esclaves qui travaillaient pour leur maître. L'oligarchie en place était d'origine marchande, et cette eau était vendue aux cultivateurs et aux pèlerins. La classe des négociants fortunés était celle qui gouvernait dans la région, mais toutes ces familles, constituées en tribus distinctes, étaient tenues entre elles par un code d'honneur strict. Respect du bon voisinage oblige ! Faire la paix quand il faut éviter la

guerre, telle était la devise du désert. La tenue de cette foire symbolisait la concorde générale.

*

Mais voilà qu'une mauvaise nouvelle s'abattit sur les citoyens de la ville. C'était le début du printemps. La chaleur était maintenant à son comble et l'eau manquait partout. Quelqu'un annonça que les nappes phréatiques étaient à sec. Les bêtes étaient abandonnées à leur propre sort, les hommes gisaient dans une fournaise noire. C'est le moment que choisit le général Abraha pour attaquer La Mecque. Abraha était le vice-roi d'Éthiopie. Il gouvernait la riche province du Yémen et comptait s'emparer de l'Arabie du Nord. Il voulait avoir accès à ses réserves d'eau et surtout contrôler les routes qui la traversaient. Ce n'était pas sa première tentative et son souvenir faisait trembler les familles. On disait qu'il razziait* tout : femmes, enfants, bêtes, or, argent, provisions... et que ses soldats étaient brutaux, qu'ils brûlaient champs et oasis sur leur passage. Tristes souvenirs !

Une colonne sans fin d'éléphants surgit du néant. Les guetteurs eurent juste le temps de prévenir les femmes et les enfants et de les mettre à l'abri.

Le corps expéditionnaire arrivait par le sud, un endroit funeste appelé « le Quart vide ». C'était bien

là, disait-on, le pays du vent meurtrier et des tornades de sable. Rien n'y poussait, au point que les reptiles ne sortaient jamais avant la tombée de la nuit.

L'attaque fut foudroyante. Les éléphants formaient une masse à laquelle rien ne résistait. Les charmeurs de serpents étaient terrorisés, tandis que les éleveurs de faucons ramenaient en hâte leurs volatiles dans leurs cages. Même les poètes étaient fébriles, malgré leur expérience. Ils en avaient pourtant vu, eux qui voyageaient partout et qui déclamaient à tour de bras. Ce jour-là, les mots ne franchirent pas le seuil de leur gorge, et les rares qui parvinrent à formuler quelques strophes finirent en parlant d'horreur et de désastre... Les poètes sont la mémoire des lieux, ils sont sensibles et affectueux. Ils n'aiment ni les pleurs des femmes ni les cris des enfants. Ils se promettent de dire tout haut ce qu'ils voient. Pour l'heure, grands et petits fuyaient l'invasion punitive d'Abraha. Après la bataille, il ne resterait que ruines et désolation. Année de misère que cette année-là ! Pendant que les hommes se morfondaient du spectacle qui s'offrait à eux, les femmes pleuraient en silence. Instinctivement, les enfants apeurés se regroupaient autour d'elles. Cette année-là fut baptisée « l'année de l'Éléphant ». Elle s'est imprimée dans la tête des Mecquois comme une année terrible. Longue est la mémoire : la marche forcée

d'Abraha qui, venant de nulle part, a laissé derrière lui une ville désolée et triste. Une véritable descente aux enfers.

*

L'histoire retient aussi que cette même année, en 570 après Jésus-Christ, naquit à La Mecque un petit garçon du nom de Mohammed, « le Loué ». On entendit ses vagissements du côté de la maison d'Amina, sa maman. Abdallah, son papa, était décédé, alors qu'Amina était enceinte de Mohammed. Amina avait une santé fragile, elle ne vécut que quelques années après la naissance de son seul enfant. On mourait très jeune à cette époque. Jamais d'insolation, on y était préparé depuis le plus jeune âge, mais de dysenterie, de fièvre typhoïde, d'épidémies en tout genre... Ce petit garçon, orphelin d'Abdallah et d'Amina, avait maintenant six ou sept ans. Il était pauvre et démuné, sans aucun héritage pour survivre dans le vaste désert. Son très fortuné grand-père l'accueillit chez lui, comme le veut la tradition. Les Arabes recueillaient les orphelins de leur entourage pour qu'ils ne soient pas livrés à eux-mêmes. Ce fut pour une courte durée, car le sort s'acharna sur l'enfant : le grand patriarche décéda quelques mois plus tard, et ce fut alors au tour de son oncle de le convier dans sa demeure.

Une fois adolescent, il dut commencer à chercher à se nourrir seul, à gagner sa vie. Il devint employé de Khadidja, une grande rentière de La Mecque. Une Qoraychite comme lui, mais d'une branche plus puissante. Son travail n'était pas simple. Il devait accompagner les caravanes dans le pays du Cham, au loin, par les sentiers ravinés et un soleil gourmand qui ne le quittait jamais. Pour Mohammed, ce fut le début d'un très long apprentissage. Il n'était pas aisé d'apprendre un métier comme celui de négociant et de caravanier. Un dur labeur. Il fallait se lever tôt, marcher des heures durant, dormir à la dure, dresser des chamelons rétifs, trouver à boire pour la cohorte de bêtes qu'il fallait enchaîner les unes aux autres afin de ne pas les perdre. Ce n'était pas tout. Le caravanier franchissait de grandes distances, allait dans des contrées lointaines, déchargeait les chameaux, savait évaluer toutes les marchandises, et cela du premier coup d'œil. Il savait décider du bon moment pour le troc, sous peine de faire de mauvaises affaires et de rentrer bredouille. Toutes ces qualités, Mohammed les avait déjà. Il était même passé maître dans l'art de la négociation et ses profits étaient visibles. Il était surnommé l'« Homme sûr », Al-Amin. Khadidja remarqua rapidement son sérieux et son honnêteté. Chaque mission qu'elle lui confiait, si dure fût-elle, Mohammed s'en acquittait avec brio. Alors qu'il

venait d'avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, Khadidja, son aînée de quinze ans, le demanda en mariage. Mohammed accepta. On organisa une cérémonie pour les jours suivants. Elle fut brève et familiale, mais beaucoup d'invités importants étaient présents. Le mariage était une chose primordiale dans la société ancienne. Une fois mariés, les époux ne se quittaient plus. C'était la tradition. Depuis lors, Khadidja veillait sur son époux, car elle tenait à lui comme à la prunelle de ses yeux.

*

Mohammed était un homme silencieux et grave. Il méditait souvent, aimant tout à la fois la solitude et la parole sagace. Il avait maintenant quarante ans. Solidement installé à La Mecque, il était marié à une femme qui l'aimait et qui venait de donner naissance à deux filles, Ruqaya et Zaïnab, et à un garçon, Qâsim, qui mourut très jeune. Alors qu'il se trouvait à Hira, une grotte située sur la montagne An-Nour, sur les hauteurs de La Mecque, il entendit une voix. Il en fut fort surpris. Était-ce une hallucination ? Il se redressa sur son séant. Soudain une lumière phosphorescente apparut à l'entrée de la grotte et tout devint lumineux. « *Iqra !* » lui dit l'étrange apparition. « Lis ! » Comment faire, puisqu'il ne savait ni lire ni écrire ? Commerçant, oui, il l'était, et caravanier, et

chamelier, mais lecteur, non, il ne l'était point. L'étrange apparition déclina son nom :

— Je suis l'ange Gabriel, envoyé par Allah* pour te dicter sa parole, le Coran.

Il dit encore :

— Lis au nom de ton Dieu qui a créé, qui a créé¹...

Admiratif devant une telle fluidité de paroles saintes, et mû par un ressort mystérieux, Mohammed leva les mains au ciel, puis s'agenouilla devant Gabriel. Il reprit les premiers versets du Coran, les lut intérieurement, puis les récita à haute voix.

L'islam est né là, dans la solitude d'une caverne. Au bout de quelques minutes, l'apparition lumineuse disparut. Elle revint souvent par la suite. La grotte de Hira retrouva son obscurité, plus sombre qu'à l'arrivée de l'ange céleste. Mohammed ne comprit pas immédiatement les bouleversements qu'il allait connaître. Un peu étourdi, bouleversé par l'extrême rapidité de la révélation, il se sentait perdu, désorienté.

« Il faut rejoindre La Mecque, il faut rejoindre La Mecque », se disait-il, hypnotisé.

Il ramassa à toute vitesse ses maigres provisions, prit ses effets, sa natte, ses gris-gris d'homme hanif²,

1. Coran, XCVI, 1.

2. Mohammed était un homme hanif, c'est-à-dire un « prédestiné au monothéisme », tout comme Abraham.

rangea son attirail dans un sac et dévala à grands pas le sentier qui descendait vers La Mecque. À l'époque, c'était une petite bourgade, avec des baraquements et des tentes disséminés sur des parcelles réservées à chaque famille. Chaque tribu avait la jouissance d'une vallée ou d'un monticule. Plusieurs familles constituaient une tribu, plusieurs tribus un clan. Et lorsque les clans se réunissaient, ils formaient une confédération. La Mecque n'était pas encore la métropole d'aujourd'hui qui accueille chaque année des millions de pèlerins. Elle n'était pas encore une ville sainte.

Voici Mohammed aux abords de la ville. Khadidja, sa femme, avait eu un pressentiment. Elle avait compris que son mari avait besoin d'aide. Quelque chose s'était passé là-haut, sur la colline. Elle en frissonnait. Dès qu'il eut franchi le seuil de leur demeure, elle apporta une bassine d'eau, lui lava les mains et les pieds, prépara une boisson chaude avec des dattes et du lait. Elle demanda que l'on sorte une couverture, car son mari était transi.

— Couvre-moi, lui dit-il dans un souffle de mourant, couvre-moi !

Après l'avoir soigneusement emmitouflé dans plusieurs couvertures, Khadidja se risqua à le questionner :

— Que s'est-il donc passé, mon cher époux, ne devais-tu pas rester plusieurs jours à Hira, ton lieu de méditation préféré ?

Dépôt légal : août 2010
N° d'édition : L.O1EJEN000454.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication